

L'idée d'un effacement inéluctable

Gilou Le Gruiec — Septembre 2016

« En 2012, alors que j'étais directrice artistique de la galerie Vu, nous avons organisé une exposition des photographies de Gérard Manset. À la suite du vernissage, nous nous sommes retrouvés comme d'habitude avec quelques intimes dans un restaurant du quartier pour joyeusement célébrer l'événement. C'est à ce moment que j'ai rencontré Fabrice Guénier.

Il était en face de moi, discret, calme, peu disert. Une attitude distanciée contrecarrée par une présence intense incarnée par un regard clair et profond qui semblait traduire une tristesse diffuse, une sorte de découragement, de lassitude.

Nous nous sommes très vite revus chez un ami commun où il m'apprit qu'il avait publié une dizaine d'années auparavant un livre de photographies et de textes intitulé : *Je crois qu'un jour*.

Je connaissais ce titre. J'étais absolument sûre d'avoir ce livre chez moi. Fabrice m'affirma en souriant que c'était impossible. C'était un livre édité à compte d'auteur et qui n'avait absolument pas été diffusé à l'époque. Uniquement visible dans la galerie de photographies qu'il avait créée à la fin des années 90. Or, je n'étais jamais allée dans sa galerie...

J'appris qu'à cette époque, il avait été un graphiste prospère et que ses beaux succès dans ce métier lui avaient permis d'ouvrir un espace dédié à la photographie. La sienne et celle de certains de ses amis.

Arrivée chez moi, fouillant fébrilement dans ma bibliothèque, je retrouvai le livre.

Je me souvenais parfaitement tout à coup de l'avoir reçu dix ans plus tôt en cadeau par un ami et d'avoir été assez décontenancée par l'objet, sa forme et son contenu, images à droite et textes à gauche. Je me faisais fort en ces temps d'appliquer dans mes choix cette phrase de Guibert « Quand la photographie se débarrassera-t-elle de l'hégémonie des mots ?! ». J'étais alors totalement rétive à l'incursion d'un texte en appui aux images et défendait la photographie comme un langage à part entière.

Amoureuse autant de photographie que de littérature, je voulais que chacune reste à sa place et n'entrave en rien la bonne marche de l'une – la photographie- qui avait encore à acquérir ses lettres de noblesse dans le monde de l'art...

En redécouvrant ce soir-là *Je crois qu'un jour*, je baissais soudainement la garde, tombant sous le charme et me laissant emporter par la poésie de l'ensemble qui résonnait comme un chant douloureux, un cri assourdi reprenant en écho la litanie lancinante de la perte.

Les textes, souvent très courts, prolongeaient la vision comme brouillée de larmes d'un homme qui voit s'enfuir la promesse du bonheur, le flou de ses images renforçant l'idée de disparition, d'un effacement inéluctable. L'objet était simple, sobre, magnifique, définitif. Le seul photographe dont j'acceptais l'utilisation du texte dans ou avec l'image était Duane Michals où la frontière entre ce qu'il voit – la photographie - et ressent – le texte - disparaît et se confond en un récit dont la cohérence vient du lien extrêmement ténu, quasi incestueux entre deux forces qui puisent chacune dans l'expérience et qui de fait, ne peut mentir et éclate comme une vérité.

Il est rare de ressentir en même temps la qualité spécifique du texte et de la photographie jusqu'à les oublier.

Les mots étant là comme des notes sur une portée et les images comme une mélodie qui en jaillit instantanément. Sa musique devient la nôtre. Douce mélodie d'un temps qui par nature est passé.

Nous avons pris ensuite les exemplaires du livre de Fabrice en dépôt à la galerie où il s'est vendu très vite jusqu'à être épuisé aujourd'hui. L'idée de le publier à nouveau, sous une forme quasi identique – format quelque peu plus grand, quelques pages en plus- est apparue comme une évidence tant ce livre est hors temps, hors époque.

Certaines images de ce recueil portent en elles une force qui leur est propre, même si en adéquation avec le texte, il apparaît que certaines peuvent également exister seules. En apportant un soin extrême aux tirages, jouant des tonalités multiples de gris, Fabrice Guénier en a extrait un ensemble qui démontre la qualité du regard d'un photographe. »